

Mardi 21 Octobre 1922

1920, l'année où le typhus envahit Odessa.

Ima fut la première à être contaminée. C'était la plus faible. Elle avait tant pleuré, elle s'était tellement privée pour nourrir ses enfants. Derrière ses sourires tordus par l'effort, elle n'y croyait plus.

La maison était envahie de poux. Mon père puis ma sœur ne tardèrent pas à être atteints eux aussi. Je me retrouvai seul valide et capable de soigner la famille. Le médecin refusait de venir: la crainte de la contagion, disait-il, mais surtout la haine de notre peuple ou la lâcheté d'un faible, nous ôta le droit d'être soignés.

Je dormais peu. Je perdais beaucoup de temps et d'énergie dans les allées et venues entre le lit de mes parents et celui de *Kathya*. Je dus leur raser le crâne à tous.

Raser ma mère fut l'un des moments les plus pénibles de ma vie. Je fus effrayé par la nouvelle tête qui s'offrait à moi. L'absence de cheveux découvrait la souffrance et la peur. Sa belle chevelure grise tombait sans bruit à mes pieds, comme le souvenir d'une époque de bonheur et d'abondance à jamais révolue. Ma chère Maman perdait son dernier artifice de beauté et tout notre martyr, la faiblesse et le renoncement se lisaient dans ce nouveau visage qui m'épouvantait. Comble de l'horreur elle semblait encore plus jeune, ses yeux verts encore plus grands et plus beaux comme si le malheur se parait de beauté.

Mon père se recroquevillait. Il ressemblait à un fruit à peine mûr qui commence déjà à pourrir. Malgré sa carrure et ses larges épaules, il avait du mal à se nourrir seul et son regard restait fixé désespérément sur le néant.

Kathya avait refusé de se raser. Je l'y avais cependant contrainte en lui proposant de procéder par étapes. Je lui coupai ses longs cheveux bruns un peu plus chaque jour afin qu'elle s'habitue.

Il fallait faire preuve d'une grande ingéniosité pour se procurer la nourriture quotidienne de mes trois malades adorés. Tout était devenu introuvable ou hors de prix. Les files d'attente

s'allongeaient devant les commerçants. L'argent avait perdu toute valeur marchande, on troquait.

Des gens mouraient de froid dans les rues. Mais il fallait que la misère se déchaîne encore un peu plus sur nous les Juifs, le peuple maudit. Car en plus de la faim et de la maladie, nous étions seuls et isolés, placés en quarantaine par le bon peuple russe qui se vengeait sur nous des souffrances endurées.

L'anarchie avait gagné tout le pays. La guerre civile n'en finissait pas, les Russes blancs émigraient vers l'Europe, chassés par le communisme. On se battait pour n'importe quoi, pour le socialisme, contre les Autrichiens, pour le Tsar, pour un morceau de pain.

Nous pensions quitter cette terre maudite avant d'être contaminés. Nous devions nous installer à Paris... Trop tard. Nous avions cru trop longtemps que tout finirait par s'arranger. Mon père avait une belle situation avant les événements, il avait sa place dans la bonne société d'Odessa. Il était difficile de s'arracher à tout cela. L'assassinat de nos cousins nous avait pourtant décidés.

Le mystère de la disparition de la famille de Moshé nous avait retenus un moment. Je retournai une deuxième fois dans leur maison mais ils ne sont pas revenus. Peut-être sont-ils partis, peut-être sont-ils aujourd'hui en Europe. Personne ne les a revus, pas même leurs voisins que j'avais finalement interrogés.

Quand enfin on établit un projet de départ, ma mère tomba malade. Kathya et mon père suivirent.

Je les soignais comme je pouvais, c'est-à-dire assez mal. Je faisais ce que je voyais faire chez nos voisins. Car l'épidémie s'était répandue dans toute la ville. C'est par charrettes que l'on transportait les morts de la nuit vers une fosse commune où on les enterrait rapidement après les avoir aspergés de chaux vive.

Notre appartement sentait la fièvre, la transpiration, le rance, l'humidité et la mauvaise nourriture. Quand je revenais du dehors, l'odeur de pourriture me soulevait le cœur. Il fallait subvenir à tout, tout faire, jusqu'aux toilettes les plus intimes. J'étais partout à la fois sans que les charges qui pesaient sur mes épaules ne diminuent jamais, sans jamais une amélioration ni même une rémission de la maladie. Parfois, je perdais patience quand Kathya m'appelait alors que je rhabillais péniblement mon cher papa: «Inutile d'appeler trente-six fois! lui lançais-je,

si je ne viens pas tout de suite, c'est que je suis occupé. Tu peux attendre un peu tout de même!» Quand j'arrivais enfin, elle me regardait avec ses yeux mouillés de reconnaissance et de honte mêlées. Je m'en souviens de ces yeux-là, brillants de fièvre. Je les garde pour moi, ils font partie de ce tissu de souffrances qui m'enveloppe à jamais. Cette souffrance que je veux garder puisque c'est le souvenir de ceux qui me manquent tellement.

Ima partit la première. Lorsqu'elle rendit son dernier souffle, je dormais. Au petit matin du 29 juillet 1921, mon père la tenait dans ses bras en chantant le *Schéma Israël*. Elle était toute molle, une poupée de chiffons au crâne chauve. Je la chargeai moi-même sur la charrette, au milieu des autres morts. Je l'installai le plus confortablement possible pour que les cahotements du transport ne la secouent pas trop. Elle n'était pas ressortie dehors depuis près de trois mois et j'éprouvai un sentiment étrange car j'étais heureux qu'elle puisse enfin s'aérer et respirer. Quand la charrette s'éloigna, je fixai son visage encore empreint de la souffrance qui venait de cesser. Il était vraiment temps qu'elle aille se promener, elle aurait meilleure mine en rentrant.

Je remontai les escaliers quatre à quatre, l'esprit léger à l'idée que ma mère se change un peu les idées. Je me sentais tout ragaillardi et d'attaque pour affronter cette journée.

Quand je retournai voir mon père désormais seul dans le grand lit, je compris que ma mère ne reviendrait jamais. Je sentis alors un morceau de mon cœur se détacher telle une pierre qui se décroche de la montagne. Le regard de mon père était vide et glacé. Je savais qu'il ne lutterait plus, qu'il avait perdu sa vie avec celle de ma mère. Je lui dis alors : «Reste avec moi petit père». Mais il détourna le regard.

Mercredi 29 Octobre 1922

Kathya et *Abba* sont morts la même semaine de septembre 1921. Je n'arrive plus à me rappeler des jours exacts. Je ne veux plus le savoir.

Kathya. Sœur mythique. Éternellement jeune et presque asexuée. Un ange qui ne sera jamais femme. Une sœur. Une plaie. Une mort de plus. Adieu ma sœur. J'ai grandi. Je suis plus âgé que toi ma sœur aînée. A jamais ta mort l'emportera sur ma vie.

Adieu père. Peut-être que la mort me permettra de rester ton fils en m'ôtant la vie avant d'atteindre ton âge.

Je souffre tellement. Les souvenirs me font mal et ma vie n'est qu'une douleur quotidienne. Une douleur qui ressemble à un petit serpent délicat en gestation dans mes entrailles et qui grandit jour après jour en se nourrissant de moi-même. Il envahit mon corps jusqu'au bout de mes ongles. Je ne suis plus qu'une terre à féconder la tristesse que j'arrose de mes larmes pour faire grandir le désespoir. Jusqu'au moment où tout se déchire et je suis incapable de me rassembler, éparpillé en morceaux de souffrance. Je ne suis déjà plus. Je voudrais mourir.

Vendredi 1^{er} Décembre 1922

Anastasia

Le plus beau titre des chapitres de ce journal.

C'était il y a juste un an, le matin du 1er décembre 1920, sur la Place du Marché, enfin à l'endroit où se tenait le marché avant la fin du monde. Flanquée d'un petit enfant, elle tenait dans sa main restée libre une espèce de grand sac de paille qu'ils s'appliquaient tous deux à remplir de victuailles pourries. Deux petites ombres informes, enveloppées dans de grosses pelisses bien trop larges et trop longues. Deux petites pelotes bipèdes, trotinant d'un tas d'ordures à l'autre. Ils effectuaient leur besogne en silence. La neige étouffait le bruit de leurs pas minuscules et leurs petits pieds se perdaient sous l'épais coton blanc. Ils cherchaient sans relâche, grattaient la neige de leurs faibles mains gantées de mitaines grossières. De temps en temps, ils réussissaient à extraire une masse informe mais comestible des tas d'ordures. La fouille absorbait toute leur attention. C'était une chasse au trésor pour survivre.

Moi aussi j'étais là pour fouiller. J'étais presque toute la journée dans les rues de notre ville pour trouver à manger et nourrir *Ima*, *Abba* et *Kathya* atteints du typhus et déjà bien malades. Cette activité occupait l'essentiel de mon temps. Tout le monde dans cette ville ne faisait plus que ça d'ailleurs. Toute une ville qui fouille ses poubelles, tous les habitants devenus clochards, miséreux, affamés. Des bagarres jusqu'au sang pour une betterave gelée ou pour un rat crevé. La faim et la survie ignorent la dignité, la civilisation, l'éducation, ces belles valeurs qui pèsent bien peu devant les armées d'estomacs vides. C'était chacun pour soi et moi aussi j'avais faim comme tout le monde.

Mais ce jour-là, j'eus honte devant cette petite femme et cet enfant. L'idée que ces deux-là pouvaient me considérer comme un chercheur concurrent et capable de trouver plus vite quelque chose d'intéressant, cette idée de leur ôter peut-être le pain pourri de la bouche m'était insupportable. Ils avaient l'air tellement chétif.

J'aurai pu leur proposer mon aide. A cette époque, pour ce genre de propositions, on pouvait aborder n'importe quelle

femme à Odessa sans qu'aucune ne s'offusque d'un quelconque manque de respect. Tout le monde avait faim. Et les ventres creux faisaient taire l'orgueil des commères et la dignité des femmes. Cette jeune femme dont j'ignorais tout, aurait certainement accueilli ma proposition avec bonheur.

La simple vue d'Anastasia m'ébranlait, un être exceptionnel dont l'aura m'enveloppait tout entier d'un sentiment d'admiration et d'émerveillement un peu niais. Offrir mon aide qui aurait pu passer pour de la compassion à un être dont la dignité et la condition étaient bafouées par la misère, non. Je ne pouvais profiter de la situation pour obliger cette femme à me remercier et la faire dégringoler du piédestal où je l'avais placée.

Je craignais aussi que quelqu'un d'autre lui propose l'aide que je lui aurais refusée. On aurait sali cette belle image. Cette idée me faisait réellement peur tant mon admiration soudaine devenait immense. Je me surpris à trembler et ma respiration devenait haletante.

C'était idiot et sans fondement logique et jamais je n'avais éprouvé cela. L'observer m'oppressait délicieusement. Je ne perdais aucun de ses mouvements. J'avais très peur aussi de la voir se chamailler avec un autre chercheur de nourriture comme un vulgaire crève-la-faim. Comme si nous n'en étions pas tous là, comme si la splendeur de son auguste personne pouvait l'empêcher, elle, de tomber dans le sordide. Je la façonnais entièrement dans ma tête. J'étais persuadé de la réalité de ce que j'imaginai. Je n'ai jamais expliqué cette émotion subite qui m'envahissait. Anastasia m'était encore inconnue, elle n'était qu'une image muette.

Ses recherches misérables l'entraînèrent vers moi. Elle se rapprochait sans se soucier de ma présence et je pus découvrir son visage, détailler l'anatomie de ses mains. Elle se penchait comme une branche sèche courbée sur une goutte d'eau. Elle avançait lentement, jetant de temps à autre un regard en arrière pour surveiller le petit enfant qui la suivait. Peut-être son petit enfant? L'idée que ce petit garçon pouvait être le sien me ravissait. Il m'apparaissait comme un angelot auprès de la divinité, fait de la même chaire.

Elle s'approchait encore. J'apercevais maintenant ses cheveux blonds qui s'échappaient de l'écharpe bleue nouée autour de sa tête. Je ne bougeais pas. Partagé entre l'attrait

d'une confrontation avec le surnaturel et l'envie de m'écarter de sa trajectoire pour ne pas être surpris dans la délectation de son image.

J'étouffais le son de ma respiration. Le froid commençait à me paralyser le corps. Je résistais. Je ne sentais plus mes doigts. Le vent fouettait mon visage et m'embuait les yeux. Je résistais toujours. Je devenais un héros luttant contre les éléments. Je m'ordonnais de ne pas bouger et d'attendre. Elle s'arrêtait sur un détritibus comestible, le retournait, l'époussetait pour finalement l'envoyer au fond de son sac. Elle repartait enfin sans se relever vraiment, sans me voir. Ma mission n'était pas terminée, pas encore. Lutter par l'immobilité, l'absence totale du moindre geste. Le seul mouvement que je m'autorisais était le battement de mes paupières. Et encore, j'en économisais quelques-uns, ne répondant à l'appel transis de mes globes oculaires que lorsque la piqûre du vent glacé faisait couler une larme. Mon nez, mes oreilles, le bout de mes doigts appartenaient déjà au froid, vaincus. Je ne tressaillais pas.

Elle n'était plus qu'à quelques centimètres et remarqua la pointe de ma botte, noire dans la neige. Son regard suivit les courbes de mon pied et remonta le long de ma jambe. Une étreinte saisit tout mon corps. Les battements accélérés de mon cœur faisait jaillir une source de chaleur à l'intérieur de moi-même. Elle se redressa tout à fait. Gênée. Elle m'adressa un regard confus encore empreint du sérieux de ses recherches, esquissa un sourire et passa son chemin. Elle tendit la main, le petit angelot la rattrapa. Ils s'écartèrent tous deux de la statue vivante que j'étais devenu et poursuivirent les fouilles un peu plus loin.

Elle était sortie de mon champ de vision, mes yeux devenaient aveugles, perdus dans le vide de son absence... Je me réveillai. J'avais très froid, très faim. Elle avait disparu. J'avais encore une famille qui m'attendait. Je n'avais encore rien trouvé à manger. Il fallait pourtant chercher. Mes parents devenaient si faibles et Kathya aussi. J'étais responsable de toute la famille. Je m'invectivais pour tenter de revenir sur terre, je tentais de me culpabiliser en invoquant l'Image de ma sœur attendant mon retour. Peine perdue. J'étais obsédé par la soudaine disparition d'Anastasia. Je ne la voyais plus et la magie s'exerçait encore.

Je me décidai enfin à commencer les fouilles moi aussi. Je m'efforçais de concentrer mon attention sur la qualité des

déchets que je trouvais. J'estimais leur fraîcheur, j'essayais de définir leur nature. Morceau de hareng ? Ou bien morceau de viande ayant traversé le temps, encore parfumé de l'odeur de sa longévité hors du commun? Un petit monticule de bouillie rouge: abats de volaille fraîchement exécutée, betterave écrasée? On emmène, on verra plus tard. Les coquilles d'un œuf encore gluantes des traces de son contenu. L'heureux chercheur n'avait sans doute pas pu attendre.

Et le troc...Il ne restait rien de ce commerce rapide et caché qui se tenait quasiment tous les jours sur l'ancienne place du marché. Il fallait arriver bien avant ceux qui ont quelque chose à vendre pour espérer repartir avec sa pitance. Il fallait avoir quelque chose à proposer pour pouvoir participer aux échanges. Pas d'argent, de la marchandise sûre et réelle. Des vêtements, des bijoux... Plus cher encore, échange complet et formidable, un pain contre un hareng, nourriture contre nourriture et on avait le choix.

Les quelques commerçants fermaient leur porte sur les estomacs vides, les bras tendus, les cris de haine, sur le silence des enfants affamés, sur le désespoir de leur mère, sur la maigreur des vieillards qu'on bouscule et qu'on refoule des files d'attente. On se ruait sur les débris des étalages déjà si peu garnis. Tous espéraient encore.

C'était partout la débâcle. La Russie s'était retirée de la guerre, épuisée. Le peuple mourait de faim, de maladie. Personne ne savait de quoi serait fait son lendemain. Seule certitude, le futur serait encore misérable. Qui mourrait encore? Qu'allait-on manger après les épluchures de légumes avariés, les chiens, les chats, les rats ? Quel nouveau pas franchirait-on pour se résigner à avaler des denrées encore plus ignobles que la veille ? Jusqu'où nous pousserait l'instinct de conservation ? Quelles concessions, quel morceau de notre dignité humaine faudrait-il encore sacrifier sur l'autel de la survie? Notre fureur de vivre s'intensifiait à mesure que la misère durait. Notre acharnement avait fait disparaître tout ce qui faisait que nous avions un jour été des hommes. Plus de conversation mais des dialogues dépouillés de l'inutile, ce luxe qui fait la délicatesse et le mystère des rapports entre les êtres.

L'enfer n'est pas force violente, ni bouillants supplices multicolores et flamboyants, une idée sortie de l'imagination

d'un esprit à l'estomac rassasié. L'enfer est blanc, silencieux et froid. C'est la place du marché d'Odessa.

En enfer, j'ai rencontré une fée qui s'était sans doute égarée.

La fouille ne m'intéressait pas. Je cherchais sans conviction. Abattu à l'idée que je ne la reverrais peut-être jamais. Je marchais dans la neige. Mes bottes s'enfonçaient sourdement dans l'épaisse couche blanche. Traces cylindriques noires et profondes, régulières comme le rythme des noires sur une partition sans portée, mon pas traçait une mélodie sans refrain, un seul son inconnu de la gamme et qui se renouvelait au rythme pendulaire du vide qui m'envahissait. Il s'était remis à neiger et on ne savait plus s'il faisait jour. Le blanc immaculé avait fait disparaître le ciel qui s'était écroulé à nos pieds. Plus de lumière mais une blancheur aveugle. Le froid me mordit la nuque et je relevai mon col trempé de neige. J'avais le cou mouillé, un petit ruisseau glacé se faufilait sous mes vêtements et rampait le long de mon dos.

Le charme de cette créature souveraine n'agissait plus. Je mesurai tout le ridicule de mon attitude, ce fantasme que j'avais bâti en un instant sur une femme inconnue que je ne reverrais peut-être jamais. « Quelle bêtise. Le manque de nourriture a dû finir par agir sur l'esprit pour faire défaillir ma raison, pensais-je. Un genre d'hallucination, un mirage comme en ont les aventuriers perdus dans ces contrées arides du continent africain. »

J'avais honte de mes propres réactions qui m'apparaissaient alors comme une lâcheté, une défaillance de mon orgueil, un oubli démesuré de moi-même devant une femme, de surcroît. Cette femme m'avait fait un effet particulier, sans raison apparente. Et je n'aime pas les émotions incohérentes, surtout quand je perds mes moyens. Il fallait toujours tout contrôler, j'étais responsable de tant de choses, devenu le chef d'une famille en perdition. Tout cela m'avait endurci, aigri et il n'y avait plus de place pour le laisser aller. Les rêves n'existaient plus, il fallait les oublier si l'on ne voulait pas périr. Ne plus penser et surtout pas au bonheur, ne plus espérer, vivre le quotidien. L'immédiat, c'était survivre. Recommencer à

rêver, c'était mourir. La réalité apparaîtrait encore plus violente et pourrait être fatale si l'on devenait autre chose qu'un vide.

Une petite voix m'interpella.

- «J'ai quelques harengs à échanger contre du pain. Des pelures de betteraves et un sac de sarrasin pour un peu de lait. J'ai un chou encore presque entier, du thé aussi.»

C'était elle, je le devinai dès les premiers mots prononcés, avant même que mes yeux aient vérifié ce que mes oreilles entendaient. Ma fierté de mâle endigua l'émotion qui tentait de me paralyser. Il ne fallait pas céder à cette partie de moi-même enfouie sous les drames et les souffrances. Une joie, un sentiment agréable pourrait m'anéantir.

Elle fit la promotion de toute la nourriture quelle avait à vendre. Son inventaire semblait éloquent...

- «Petit renard qui cherche à manger. Je te donnerai une journée de nourriture contre une nuit avec moi.»

Je me surpris moi-même par cette sortie mais j'étais satisfait de n'avoir pas laissé transparaître mon trouble. En quelques mots, j'avais réussi à rendre nos rapports plus particuliers hors de la banalité du troc, je les personnalisais. J'avais informé cette jeune femme de mes intentions. Je l'obligeais à avoir une réaction différenciée, je la forçais à me regarder comme un individu et non comme une épicerie ambulante. J'existais comme homme. J'entrais violemment dans son esprit, au risque de m'en faire éjecter aussi rapidement que j'y avais accédé, mais c'est tout ce qui m'était venu à l'idée. Les termes de l'échange me valorisaient: j'offrais de l'immatériel contre du concret, je me sentais grand seigneur pardessus le marché. En ces temps où tous les estomacs criaient famine, où chacun était prêt à mourir pour une assiette de *kacha*, proposer toute une journée de nourriture, l'équivalent de trois repas contre une nuit de plaisir, c'était royal. Seuls les fous ou les ventres pleins pouvaient se permettre ce luxe et je venais d'entrer dans la première catégorie. Mais sur le moment, j'avais un sentiment de supériorité qui me propulsait dans un état d'extase. Signe sans équivoque de ma grandeur, je l'avais tutoyée d'entrée de jeu.

Je scrutais son visage, le moindre clignement d'œil, le plus léger plissement de ses lèvres auraient été les indices précurseurs d'une réaction à ma proposition. Je guettais la

pâleur de son visage, j'attendais une rougeur de honte ou d'indignation envahir son front, des sourcils froncés, peut-être une larme d'humiliation rageuse. Je prévoyais la tempête qui allait s'abattre sur moi et m'y préparais. Droit comme un i, je ferai front.

Mais rien. Elle avait juste rentré ses lèvres et devait mordre bien fort pour ne rien laisser paraître.

J'interprétais son silence comme une atteinte à sa dignité qui l'empêchait pour l'instant de répliquer, le temps de rassembler les mots qui fuseraient enflammés pour me réduire en cendres.

Elle ouvrit tout grands ses yeux noirs et planta son regard dans le mien, sûre d'elle-même :

- Deux jours de nourriture pour une nuit.

Elle avait dit cela comme un général ordonne à ses soldats de rentrer dans le rang. Et j'avais perdu. Elle avait écrasé mon attaque par une offensive complètement inattendue. Elle avait repris le contrôle de la situation.

J'acceptai l'offre comme si c'était moi qui en avais fait la demande. Elle était magnifique.

Elle arriva chez moi le soir-même avec son paquet ficelé dans un morceau de drap. Son petit garçon Noussik l'accompagnait. Je n'expliquai rien à Kathya ni même à mes parents. De toute façon, ils ne posaient plus de questions.

L'arrivée d'Anastasia me transportait ailleurs, dans un monde d'émotions oubliées, dans quelque chose qui se remettait à battre, chaud, vivant. Je n'étais plus dans notre appartement du Boulevard Nicolas, je n'étais plus le chef d'une famille de malades. Je sentais mon corps revivre. Mes bras n'étaient plus des forces pour porter, laver, tourner, relever, déplier des corps affaiblis. Mes mains, mes doigts sentiraient la caresse d'une autre chaleur. Mes jambes cesseraient un moment de porter la souffrance, elles se reposeraient entre celles d'Ana.

J'étais emporté par une vague de bonheur qui me faisait tout oublier. La souffrance des miens cessait de me meurtrir. J'étais libéré, devenu inconscient l'espace d'un moment, du drame de notre vie.

Après un dîner composé des trouvailles de la journée, elle coucha Noussik dans la cuisine sur un lit de fortune fait de nos par-dessus et de vieilles couvertures. Elle voulut attendre qu'il dorme. Nous n'avons pas attendu bien longtemps car le ventre calé, Noussik s'endormit presque instantanément.

J'amenai Ana dans ma chambre. Il faisait très froid. C'était la seule pièce non chauffée car il fallait économiser le combustible pour mes trois malades.

Elle se déshabilla entièrement. Nue dans le froid, en bonne commerçante qui honore son contrat. Cette attitude m'intimida un peu, mais la vision de ses seins généreux, de ses hanches larges, de ses cuisses accueillantes emportaient tout. Je la pris avec une violence inouïe. Je voulais tout sentir en même temps, sa poitrine, ses cuisses, son sexe humide et chaud que je bus, assoiffé. Je passais de sa bouche à ses seins fermes et je la pénétraï pour finir de me nourrir d'elle. La nuit suivante fut à l'image de la première. Et il y eut d'autres nuits encore. Elle était si belle. Je l'aimais d'un amour infini.

Anastasia et Noussik s'installèrent chez nous. Noussik était un neveu, le fils d'un frère emporté par le typhus. Nous aurions pu nous rencontrer bien avant la guerre car Ana était la petite nièce du rabbin de la synagogue Brodsky. Mon père connaissait bien son grand-oncle Joshua. Nous avions sûrement dû nous croiser à un *Kippour*, à *Pessah*...

Noussik et Ana étaient les derniers survivants d'une famille que les pogroms et la faim s'étaient chargés d'éliminer. Elle avait connu l'aisance et le bonheur et n'avait jamais été préparée à l'adversité. Élevée dans une bulle de bien-être qui avait éclaté brutalement.

Elle assumait désormais des responsabilités qui avaient été celles de ses domestiques sans rien laisser paraître de sa révolte intérieure. Son éducation bourgeoise lui avait appris à cacher ses états d'âme. Dans les moments difficiles, elle évoquait toujours les paroles de sa mère quand elle estimait s'être un peu trop épanchée sur ses problèmes d'alors:

- «On se tient, lui disait-elle», comme un officier qui met ses troupes au garde-à-vous.

Anastasia est un petit soldat. Elle cherche à rester digne en toute situation. Cacher ses faiblesses, les dominer pour qu'elles ne puissent jamais diriger sa vie. Elle reste secrète sur ses doutes et ses difficultés à vivre. Même dans la débâcle, elle a conscience de son appartenance sociale et s'efforce de respecter les principes que son éducation lui a vissés au corps.

Elle n'avait jamais souhaité s'inscrire à l'Université pour suivre des études, apprendre le monde et tenter de mieux le comprendre. Sa connaissance s'arrêtait à l'apprentissage de son monde à elle, hermétiquement séparé d'autres mondes différents et hostiles. Cela lui suffisait. Les œillères qu'on lui avait imposées dès l'enfance lui convenaient, elle y puisait sa force et ses croyances.

Et pourtant, petit renard têtu à l'esprit étroit s'était laissé prendre par la faim, comme tous. Mais un petit renard bien rusé puisqu'une culbute dans le lit d'un homme lui permit ensuite de se rétablir pour rejoindre les idéaux jamais abandonnés: envisager l'avenir avec un mari issu de la même classe sociale, de la même religion et qui lui donnerait peut-être des enfants, faisant d'elle une femme respectée.

Je n'étais pas tout à fait le modèle rêvé pour une jeune fille de bonne famille. J'avais des idées révolutionnaires et il m'arrive aujourd'hui encore de croire au bouleversement du monde. Mais ma chère épouse s'accommode de toutes ses fantaisies puisque les conditions de base sont réunies: son mari est un Juif bourgeois. L'essentiel est préservé et tant pis si les chemins empruntés sont plus tortueux que la route droite et fleurie qu'elle s'était imaginée.

Dans la tourmente de ces années passées, la misère a été clémente, elle m'a donné Anastasia.

Mardi 5 Décembre 1922

Notre révolution a échoué. La misère est encore loin d'être vaincue et le sort des Juifs n'a pas changé. Il faut du temps pour que les mentalités rejoignent l'idéologie.

Quand Tante Roxanne est morte, je me suis retrouvé seul au monde dans mon pays natal. Plus rien ne me retenait dans cette ville d'Odessa où j'avais pourtant rêvé d'un bel avenir. En mars dernier, nous avons dû reprendre la route de l'exil et se rappeler qu'un Juif n'a de patrie nulle part, que notre présence dans quelque Etat que ce soit, est toujours provisoire.

La Russie n'était que souffrance et misère. Il fallait fuir vers l'Ouest avec Anastasia et Noussik. Quitter le pays des Soviets était une entreprise difficile. La Révolution internationaliste interdisait l'émigration. Ce régime cannibale préfère anéantir ses opposants plutôt que de les laisser partir.

Mais les frontières restaient poreuses : le nouvel empire soviétique n'était pas encore assez fort pour établir un contrôle sans faille.

J'ai choisi la France. Quelques dix ans plus tôt, j'étais allé à Paris avec toute la famille. Ce pays me paraissait moins étranger, j'avais déjà quelques rudiments de français.

Jeudi 7 Décembre 1922

Voilà plus de neuf mois que j'ai fui la Russie. Nous avons quitté ce pays de malheur pour toujours.

Je partis sans bagage, comme si je devais revenir. Il ne fallait pas attirer l'attention des voisins. La délation était courante depuis le début de la révolution; on dénonçait pour un peu de pain, quelques vêtements ou pour sauver un proche entre les mains de la *Tcheka*.

Je rassemblai les quelques valeurs qu'il nous restait pour payer le voyage. La misère avait engendré la corruption et c'est par ce moyen que je réussis à quitter la Russie. Je pris tout l'argent et les bijoux que nous possédions, des couverts en argent que je fourrai dans mes poches.

Il y avait aussi le violon de mon père, il était impensable de l'emmener. On est toujours un peu fasciné par les musiciens, un instrument de musique, même dans son étui, attire toujours le regard. Il fallait voyager discrètement. Et puis on aurait pu me le voler pendant un si long voyage, un agent de l'État aurait pu l'exiger contre notre liberté.

Je ne pouvais envisager de vendre le Stradivarius de mon cher papa. J'aurais eu l'impression de vendre son âme. Je décidai de l'offrir au meilleur ami de mon père, un non-Juif que le régime ne semblait pas vouloir inquiéter. La veille du départ, je me rendis chez Stéphane Paunov. Luthier de son état, il était un peu violoniste lui aussi. Mon père et lui avaient été très liés, une amitié qui avait duré trente ans. Il aimait la musique. Chez lui, le violon serait bien, peut-être même heureux si tant est qu'un violon puisse l'être.

Avant de me séparer du dernier témoin d'un bonheur perdu, j'ai ouvert l'étui de cuir pour caresser l'instrument, comme on caresse une femme pour la dernière fois, pour que mes mains gardent le souvenir de cette peau de bois douce et hâlée.

Stéphane pleura beaucoup, parce qu'il était russe et parce qu'il avait aimé mon père. Il promit de le conserver comme une relique.

Nous avons décidé de voyager séparément, moi partant devant avec Noussik, Anastasia devant nous rejoindre plus tard.

Noussik ne pleura pas. Il restait sage et grave, comprenant malgré ses dix ans qu'il allait faire un long voyage, qu'il allait quitter son pays pour toujours. Les malheurs qui s'étaient abattus sur ce petit être l'avaient mûri plus vite, comme un fruit encore vert mais blet aux endroits où il est tombé. Le courage de cet enfant m'obligeait à cacher mon chagrin et à contenir mes larmes.

Le jour du départ, Anastasia économisait les mots, toujours soucieuse de rester digne. Elle nous serra cependant très fort contre elle et nous fit quelques recommandations auxquelles elle n'attachait aucune importance. Je sais qu'elle a beaucoup pleuré après notre départ bien qu'elle ne me l'ait jamais avoué. Seule, je savais qu'elle pourrait donner libre cours à sa douleur et à ses inquiétudes.

En refermant la porte de notre appartement, j'enterrais les miens une seconde fois. Je les abandonnais. Ils étaient morts, personne ne viendrait réciter le *Kaddish* sur leur dépouille. J'ai laissé dans la terre froide d'Ukraine une partie de moi-même. En quittant ce pays où je suis né, où j'ai vécu heureux, la déchirure est devenue définitive. J'ai su alors que je vivrais toujours entre deux pays. Partout où j'irai, je serai toujours un émigré, un déraciné.

J'ai quitté la maison le 23 mars 1922. C'était le printemps. Un beau soleil brillait déjà dans la fraîcheur du matin. Le temps était clair, les rues presque vides, on aurait pu oublier un instant le chaos qui faisait trembler toute la ville. Personne, dans Preobrajenskaia. Avant la guerre, cette grande rue était toujours encombrée car elle donnait un accès direct au Port Adrossovsky et beaucoup l'empruntaient pour rejoindre les Bains, pour aller à la plage, pour venir acheter du poisson frais. C'était aussi le chemin que prenaient les ouvriers pour se rendre à la fonderie.

Nos pas qui résonnaient dans le silence et les pas de Noussik, plus courts et plus nombreux sonnait à contretemps des miens. Sa petite main glacée, l'étreinte trop lourde de notre angoisse, de notre solitude, de la mort postée à chaque coin de rue.

Tous les arbres avaient disparus pour terminer en bois de chauffage. Des troncs coupés, des moignons d'arbres ... La ville ne m'apparut jamais si désolée que ce jour. Maintenant que je quittais Odessa, je prenais le temps de regarder, parce que c'était la dernière fois et ce que je voyais me donnait l'envie de fuir plus vite cet enfer. Mon pas s'accélérait, Noussik courait presque. Il ne se plaignait pas de l'allure, il avait peur lui aussi. Rossiiskaïa, et nous voilà arrivés à la Gare aux Marchandises, seule gare d'Odessa encore en activité.

Nous grimpâmes dans le wagon. Le train s'ébranla et je respirai un peu. Noussik ne disait toujours rien. Assis contre moi, son regard était vide. On partait, tout était fini.

Si l'on nous posait des questions, nous allions à Kiev rejoindre de la famille. Noussik était mon cousin. A chaque ville que nous passions, le scénario ne changeait guère; j'étais censé habiter la ville précédente et je ramenaï mon jeune cousin à ses parents qui vivaient dans la ville suivante.

A la frontière russo-polonaise, il fallut acheter le silence des douaniers qui avaient compris que nous étions des émigrés clandestins. Les Polonais n'aimaient ni les Juifs, ni les Russes et nous étions dans les deux catégories. La chance nous accompagna et les bijoux de ma mère muselèrent les soupçons de la police polonaise. Durant toute la traversée de ce pays, Noussik et moi sommes restés vissés à notre siège, n'osant même pas nous rendre aux toilettes. Il fallait éviter une mauvaise rencontre. Tous les voyageurs de ce train pouvaient être des délateurs potentiels. Je soupçonnais tout le monde en m'efforçant d'avoir l'air calme et insouciant de ceux qui ne fuient personne. Noussik fut admirable, il ne dit pas un mot. Il ne fallait pas que l'on puisse reconnaître notre accent russe. Nous faisons mine de dormir. Mon petit compagnon finit d'ailleurs par s'endormir pour de bon du sommeil profond de l'enfance.

En Allemagne, je compris que nous avions réussi. Nous étions sauvés. L'Allemagne, la République, le pays de la liberté qui a vu naître Beethoven, Marx, Goethe... Paris n'était plus très

loin, on y arriverait. J'embrassai Noussik, je pleurai toutes les larmes de mon corps. Une bousculade de sentiments contraires me nouait la gorge. J'étais heureux, enfin libre. J'étais déchiré et pressentais déjà que je n'en finirais pas de dire adieu à ma ville natale et à mes morts. Noussik, fatigué, pleura lui aussi. Il avait faim et soif et c'est vrai que nous n'avions rien avalé depuis vingt-quatre heures.

A l'arrêt suivant, j'osai descendre du train pour lui acheter un bretzel. Mon courageux garçon s'en contenta et fut même calé par cet unique gâteau qui emplît son estomac rétréci. Le voyage jusqu'à Paris nous parut moins long. Nous étions détendus et sûrs d'arriver à destination. Nous mangions toujours aussi peu mais nous pouvions bouger, parler tous les deux ou avec les autres voyageurs.

Une Allemande, une bavaroise, qui se rendait à Strasbourg, se prit d'amitié pour nous et partagea son panier de victuailles. C'était une bonne grosse femme blonde aux joues roses, une femme de la campagne qui se rendait au baptême du fils de son frère. Elle s'appelait Ursula Rebeck. La conversation était difficile car elle ne parlait pas un mot de russe et mon allemand mâtiné de yiddish est très mauvais. Je lui racontai notre histoire, en omettant toutefois de lui préciser que nous étions Juifs par précaution instinctive. Je lui expliquai que nous avions fui la révolution qui avait massacré notre famille. Elle nous raconta les révoltes qui agitaient l'Allemagne depuis la fin de la guerre, les anarchistes, les communistes, Rosa Luxembourg, cette femme «envoyée par le démon» qui avait voulu tout détruire. Elle regrettait l'Empire et Guillaume II.

Son mari était un fermier prospère, propriétaire des terres qu'il cultivait. Les affaires marchaient bien. Elle devait travailler dur comme en témoignait la callosité de ses grosses mains et la couperose qui colorait son visage.

L'Allemagne n'était cependant pas un pays riche nous raconta-t-elle :

- «A la ville, il commence à y avoir de la famine et de l'anarchie. Le désordre est partout. Nous autres de la campagne, on a plus de chance car on peut au moins manger tous les jours et on s'arrache nos produits à la vente. Mais le billet de banque ne vaut plus grand-chose, si bien que même si on vend beaucoup, on a beaucoup de billets mais pas beaucoup d'argent. Et les choses ne vont pas s'arranger demain.»

Le pessimisme de la paysanne ne nous ébranla pas. J'avais pu acheter du pain dans les gares allemandes, nous avions vu des gens bien en chair et la nourriture offerte par cette femme était pour nous le signe que famine et maladie n'existaient pas dans cette partie de l'Europe. Nous venions de l'enfer.

C'est en mangeant les petits pains dorés et les tranches épaisses de lard fumé que grandissait l'espoir d'une vie nouvelle. J'étais persuadé que nous avions laissé le malheur derrière nous en Russie, j'étais persuadé qu'une vie meilleure nous attendait en France. La chaleur d'une nourriture si riche qui se répandait dans mon corps exhumait mon optimisme et j'aurais été parfaitement heureux si Anastasia avait été avec nous.

Quelques jours plus tard nous débarquions Gare de l'Est. Nous étions épuisés. Noussik traînait les pieds, sa main était lourde dans la mienne. Sur le quai, j'étais perdu, ne sachant où aller. Les autres voyageurs se pressaient vers la sortie, rejoignaient des parents, des amis qui les attendaient. Ils existaient dans le cœur des hommes. Noussik et moi n'existions pour personne. On nous bousculait sans nous voir, fêtus de pailles emportés par des courants contraires. Dans la foule des inconnus et des regards aux aguets qui cherchaient à se retrouver, je cherchais bêtement quelqu'un qui nous aurait attendu nous aussi.

Je pris Noussik dans mes bras tant il était fatigué. Il avait fait preuve d'un grand courage durant ce long voyage, il ne s'était presque jamais plaint. Je le serrais contre moi pour comprimer mon angoisse devant l'immensité de notre solitude. Je me laissai porté par le flot de voyageurs jusqu'au hall de la gare où ils se dispersaient dans de multiples directions. Ils savaient où ils allaient, rentraient chez eux ou partaient travailler. Que faire ? Où aller ? A qui s'adresser ? J'avais encore quelques bijoux mais comment les monnayer ?

A la sortie de la gare j'aperçus un hôtel. J'étais exténué, il nous fallait un lit.

Juillet 1912, les images de notre premier voyage en famille m'assaillaient. Je reconnaissais les rues, les façades d'immeubles, je voyais nettement le sourire de mon père, fier de nous faire découvrir Paris, les yeux ravies de Kathya devant les tenues des Françaises. La précision des souvenirs me lardait le cœur, j'étouffais, je faillis céder à la panique qui m'envahissait,

le visage épanoui de mes parents et le destin tragique qui allait les défigurer, j'entendais les rires de ma sœur heureuse d'être à Paris et ses cris de délire quand la fièvre montait. Les images se cognaient les unes contre les autres, je crus devenir fou.

- «Mes enfants, nous y sommes. Vous faites vos premiers pas dans la capitale de la liberté, des Droits de l'Homme, de la culture, avait dit mon père. Ouvrez grands vos yeux et vos oreilles !»

Ma mère, toujours soucieuse de sa progéniture et des bagages, commencerait à voir Paris après tout le monde, quand elle en aurait fini avec l'inventaire familial. Et moi à treize ans, brûlant d'envie de me précipiter dans les rues, sautant d'excitation d'un pied sur l'autre autour de mes parents.

Je marchai plus vite poursuivi par ces souvenirs qui me torturaient quand j'aperçus un hôtel, entrai rapidement et refermai la porte derrière moi pour échapper aux attaques de ma mémoire.

C'était un petit hôtel de gare, sombre et miteux. A l'accueil, le gardien était gros et laid, son visage arborait une expression hostile et renfermée. Il somnolait derrière un comptoir sur lequel était posée une plaque de cuivre où l'on pouvait lire « Accueil des clients ».

L'homme sentait l'alcool et semblait totalement indifférent à notre arrivée. Même pas bonjour. Je lui demandais une chambre mais il ne répondit pas. Je pensai qu'il se méfait de mon fort accent étranger et de mon costume défraîchi. Quand je lui expliquai que je ne disposais pas d'argent français mais que j'avais les moyens de payer notre séjour, son visage s'éclaira.

Note du traducteur

L'hôtel de la Gare n'existe plus. Un grand café aux nappes blanches l'a remplacé. Mes recherches m'ont conduit à Guillaume Debré, décédé le 27 avril 1954, dernier propriétaire de l'hôtel avant sa destruction. En suivant la piste familiale, j'ai retrouvé son cousin Philippe Gauchon, gardien de profession et alcoolique de son état. Il vit de l'héritage de son germain, à Montreuil, en région parisienne, au premier étage d'un petit immeuble de brique rouge dans une seule pièce où l'odeur de vin mêlée à la sueur d'un corps jamais lavé fait suffoquer le visiteur. La saleté et les effluves pestilentiels de ce lieu confiné ôtent l'envie de respirer. Une ampoule aux fils dénudés pend lamentablement du plafond pour donner une lumière jaune, laissant dans l'ombre les coins de cette chambre, où l'on devine un lit défait, des meubles couverts de poussière et l'unique fenêtre ...

L'homme ressemble à un vieux rongeur avec ses dents en avant et sa mâchoire inférieure atrophiée. Ses yeux torves, sa peau blanche et couverte d'un poil noir et dru lui donne une expression obstinément désagréable. Il est vêtu de gris et tout chez cet individu s'organise pour donner une impression de noirceur crasse. Il se gratte sans arrêt à un endroit ou un autre, ses doigts noueux aux ongles jaunes et courbes allant de la nuque à l'entre-jambe sans que l'on puisse discerner la moindre gêne chez cet homme-rat. Sa voix est un grondement essoufflé d'alcool et de tabac. Son haleine fétide, le spectacle de ses dents déchaussées sur des gencives violacées est difficile à supporter. L'intérieur de sa bouche est une plaie ouverte entre sa dentition anarchique et l'inflammation des lèvres et de la langue. Il n'est pas très grand et ses genoux pointus déforment son pantalon. Ses chevilles décharnées révèlent une jambe de pantin, marionnette inanimée mangée par l'abandon d'elle-même.

Après de longs pourparlers je comprends qu'il a bu l'héritage du cousin et c'est la promesse d'une somme rondelette lui assurant au moins trente jours de gros rouge quatre étoiles,

qui l'aide à livrer ses souvenirs. L'entreprise est difficile, Philippe Gauchon confondant les clients de l'hôtel, tous pauvres et russes à cette époque, essentiellement des hommes. Et puis David et Noussik n'étaient restés qu'un mois.

Il se souvient enfin d'un homme blond, assez jeune, accompagné d'un petit garçon car les enfants qui arrivaient dans son hôtel étaient plutôt accompagnés de leur mère.

-« Ils étaient très pauvres, dit-il, sans le sou comme tous ces russecoffes qui nous arrivaient mais ils avaient apporté leurs bijoux, leur vaisselle en argent et tout ce qui brille. J'acceptai de les loger. Lui, je me souviens qu'il avait surtout des bijoux. Il me payait comme ça, c'était le contrat, un par semaine, tantôt une bague, tantôt une broche ou autre chose, je me souviens plus bien car je gardais pas tout ça très longtemps. D'ailleurs aujourd'hui j'ai plus rien, tout bu... Il parlait plutôt bien le français, son fils ne disait rien du tout.»

« Au début, ils restaient dans la chambre comme les autres et puis ils étaient de plus en plus souvent dehors jusqu'au jour où ils ont réglé leur solde et sont partis définitivement ».

Son regard se perd dans le vague puis il reprend :

-« Pour les repas, le père m'avait demandé l'autorisation. Oui, je me souviens de ça maintenant, ça m'avait frappé parce que tous savaient qu'il était interdit de manger à la chambre, et ils cuisinaient en cachette. Ils savaient très bien que je savais mais il fallait sauver les apparences et faire mine de respecter le règlement et mon autorité. J'aimais qu'ils me craignent un peu et ils savaient que si je fermais les yeux, c'était parce que je le voulais bien.»

«Mais celui-là semblait n'avoir peur de rien. Il avait sa morale, des principes. Très poliment, avec son accent de roulement de tambour, il m'avait demandé l'autorisation de cuisiner dans l'hôtel, en me regardant droit dans les yeux, sans peur, sans complexe, très simplement. Tous les autres rentraient à l'hôtel comme des voleurs, avec leurs provisions sous le

manteau. Lui, non. Il me disait que dans sa situation, il était dans l'obligation de cuisiner lui-même, pour lui et pour son fils, il sollicitait ma bienveillance et ma compréhension et m'offrait sa reconnaissance et sa considération distinguée... Il parlait comme une lettre. Il avait un accent, mais s'exprimait mieux que vous et moi, enfin peut-être pas vous, mais que moi c'est sûr.»

« Comme il demandait directement là où tous les autres n'osaient pas, je lui donnai mon accord. Les choses étaient claires pour lui, il était à l'aise. Il revenait du marché, son cabas dans une main, son fils de l'autre, la baguette sous le bras, bien visible. Il me saluait de la tête, fier, majestueux. Un moment je me suis demandé s'il n'était pas un membre de la famille royale, ou un noble de la cour du Tsar tellement il avait de la classe.»

« On ne les entendait pas quand ils étaient dans leur chambre, même pas une réprimande au fiston. Pourtant, d'autres s'engueulaient dur dans leur langue. J'ai même eu un couple qui se battait tous les soirs. Mais eux, toujours discrets, je les aurais gardés autant qu'ils voulaient. Et puis, ils payaient toujours à l'heure, sans que je demande.»

« Quand ils sont partis, la chambre, c'était la 102 au premier étage près de l'escalier, quand ils sont partis donc, la chambre était impeccable, bien propre et peut-être même plus propre qu'avant leur arrivée: la poussière était faite, les couvertures pliées soigneusement sur les lits, leur cuvette nettoyée. Ils sont partis avec leur unique sac, leurs trois nippes et des babioles de leur pays. Ils ont réglé. Il ne m'a pas remercié comme les autres qui partaient en rampant, serviles et craintifs. Ces deux -là ont tourné les talons sans regarder en arrière .»

Je lui demande s'il a pénétré dans la chambre durant leur séjour :

- « Non Jamais. Seulement une fois que les gens sont partis pour remettre en ordre. Non, je ne suis pas allé au 102 pendant que votre bonhomme y logeait avec le gamin. Seulement, quand ils sont partis, c'est vrai que je suis monté tout de suite voir comment ils avaient laissé les lieux. Parce qu'ils m'ont intrigué ces deux-là et que je me disais que j'aurais une mauvaise surprise

quand ils seraient partis, je m'attendais à trouver du dégât... Mais ils ont laissé la chambre à l'image de ce qu'ils étaient, la classe, des bourgeois quoi. Yenkl ne devait rien à personne, avec son air fier et décidé ».

L'ancien gardien aviné et sale décrit David avec respect et admiration, souvenir d'un être à part.

- «Il m'avait donné une adresse où faire suivre son courrier. Il attendait une lettre de son pays, il avait l'air inquiet à ce sujet, ça devait être important. Mais il n'a jamais rien reçu et chaque jour il semblait très déçu quand je lui répondais qu'il n'y avait rien pour lui. C'est d'ailleurs le seul moment où j'ai pu voir que derrière ses grands airs, il avait ses soucis. Il était si fier qu'on pouvait croire que rien ne l'atteignait, comme si sa situation, sans rien à manger et sans véritable toit, comme si tout cela était provisoire. Alors que les autres pauvres bougres avaient peur d'une mouche avec leurs grands yeux terrifiés, parlant à mi-voix, se cachant pour ne pas déranger, marchant tête baissée pour devenir leur ombre...Et bien lui, non, tout le contraire. Il n'avait pas peur. »

Puis il reprend :

- «Il se levait tôt le matin. Quand j'ouvrais, il était déjà parti. Il ne revenait que le soir un peu avant la tombée de la nuit. Il devait chercher du travail. Le plus souvent, il laissait son fils là-haut. Je me demande bien ce qu'il faisait ce pauvre gosse, seul dans une chambre vide. Un jour, il est descendu explorer l'hôtel, il est sorti quelques instants prendre l'air sur le seuil de la porte et il est rentré en regardant autour de lui comme un promeneur. Il est remonté et j'ai entendu ses pas dépasser le premier étage, il visitait les autres niveaux. Il est redescendu une seconde fois et m'a dit bonjour avec le même accent que son père, je lui demandai ce qu'il trafiquait tout seul dans la chambre, je répétai plusieurs fois car il n'avait pas l'air de comprendre le français. Il m'a expliqué comme il a pu qu'il apprenait notre langue, qu'il faisait des lignes d'écriture et avait plusieurs pages à faire, des mots à apprendre couteau, fourchette, voiture, maison d'ici la fin de la journée. C'était un enfant comme tous les autres, timide et coupable. Il s'aidait beaucoup de ses mains pour se faire

comprendre et ses gestes étaient patauds. C'est la seule fois que j'ai eu une conversation avec le gamin, c'est même le seul gosse de tous ces étrangers à qui j'ai adressé la parole. Parce que ces deux-là m'intriguaient, que Yenkl n'était pas comme les autres ».

Il s'interrompt. Je lui sers une goutte de son mauvais alcool dans un verre à moutarde. Il avale son vin d'un trait, soupire d'aise comme s'il vient d'absorber une médication bienfaisante et poursuit:

- « On y croyait à son allure de bourgeois. Malgré la misère, le veston usé et les chaussures trouées, sa seule chemise blanche un peu tachée qu'il portait tous les jours, malgré sa mauvaise mine de mal nourri, on voyait bien qu'il n'était pas miséreux. Quand on le voyait, on remarquait bien sûr son vieux costume et ses joues pâles, mais son allure fière, une allure de riche effaçait tout le reste. »

Il se gratte la nuque quelques instants. Une puce rebelle le fait grlmacer. Il examine l'insecte écrasé sous son ongle puis raconte:

- « Au bout d'un mois, il m'a annoncé qu'il quittait l'hôtel. Il m'a laissé une adresse où faire suivre son courrier. C'était au Renard d'Or, rue des Batignolles. Je connaissais bien la boutique parce que c'est là que j'ai acheté les alliances quand je me suis marié, il y a longtemps, quand j'étais jeune, que celle qui allait devenir ma femme, était encore vivante... »

Il se ressert lui-même une goulée de gros rouge pour desserrer l'étreinte des souvenirs malheureux que je ne cherche pas à connaître. Il se tait quelques instants, le temps de recouvrer ses esprits. Il conclut:

- « Voilà, c'est tout ce que je peux vous dire sur votre Yenkl et son fils. Je ne les ai jamais revus. »